

La métaphore: une idée regardante?

Walter Hirtle
Fonds Gustave Guillaume
Université Laval

Métaphor is as ultimate as speech itself, and speech
is as ultimate as thought.

(Middleton Murray)

La recherche d'un sens

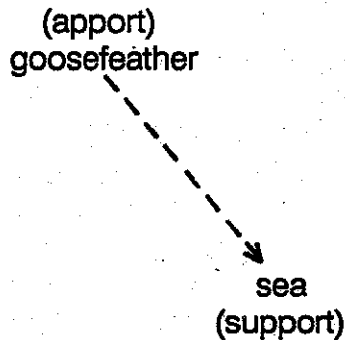
Je me permets de commencer cet exposé avec une expérience personnelle qui a été, pour moi, une occasion de réfléchir sur la nature de la métaphore et, si je ne me trompe pas, de voir un peu plus clairement comment exposer ce problème. Cette expérience a débuté quand on m'a parlé d'un jeune comme «un adolescent téflon». Je n'ai pas compris ce que cela voulait dire et, puisqu'on n'a pas voulu tout de suite m'expliquer l'expression, j'ai dû en chercher le sens. C'est ce besoin de rechercher un sens qui m'a semblé significatif.

Le fait de chercher le sens d'une expression n'est pas en soi quelque chose de remarquable. Quand on ignore la signification d'un mot, rien de plus normal que d'essayer d'y suppléer en faisant appel au sens du contexte, quitte à consulter un dictionnaire si on n'y réussit pas. Et même quand tous les mots nous sont familiers, il arrive souvent qu'une phrase compliquée, ou simplement mal écrite, ne nous livre pas son sens, de sorte que nous nous trouvons contraints de rechercher le sens, en essayant de reconstituer tous les rapports syntaxiques, de refaire les opérations d'incidence qui relient un mots à l'autre, un syntagme à l'autre. Mon problème, par contre, était très différent des deux cas d'incompréhension que je viens de mentionner. Non seulement je connaissais les mots, mais le jeu des incidences instituant les rapports syntaxiques, créant ainsi le syntagme, était des plus simples. Et c'est cela même qui était frappant: j'ai dû chercher la signification là où le vocabulaire et la syntaxe ne posaient pas de problème. De toute évidence, était mise en cause une troisième variable qui faisait obstacle.

Mon manque de compréhension relevait du fait que je ne savais pas comment *téflon* pouvait se dire d'*adolescent*. C'est comme si *téflon* était mal employé, ou plutôt comme si le signifié qu'il apportait au syntagme n'avait aucun rapport avec le signifié de son support *adolescent*. Chercher un sens consistait donc à essayer de voir quelle impression, dans le signifié d'*adolescent*, pouvait servir de support à celui de *téflon*. C'est ainsi que je scrutai, de façon à peine consciente, l'idée d'*adolescent* pour trouver quelque chose dont *téflon* pouvait se dire. Plus précisément, c'était comme si je gardais devant ma pensée l'idée d'*adolescent* et que je la regardais à la lumière des diverses impressions qui constituent le signifié matériel de *téflon*, à travers l'idée de *téflon*. Je cherchais, non pas un lien syntaxique, formel, grammatical entre deux mots, mais plutôt un lien impressif, matériel, lexical entre deux idées, recherche qui n'a pris fin que quand on m'a révélé le sens du syntagme.

C'est à peu près comme cela que je me souvenais de cette réflexion quand, quelques jours plus tard, j'ai reçu une invitation à participer à ce colloque sur la métaphore. Et c'est à ce moment, avec le souvenir d'avoir regardé une idée à travers une autre idée, que je me suis rappelé une des expressions qu'emploie Guillaume quand il parle des concepts en langue, des «signifiés de puissance»; il les caractérise parfois comme des *idées regardantes*. Mais avant d'explorer cette manière de voir le lexique de notre langue, je me permets d'évoquer une autre confrontation avec une métaphore afin de bien faire voir le type de recherche à laquelle l'interlocuteur est contraint.

Mon second exemple, qui vient du poète gallois Dylan Thomas, est l'expression *a goosefeather sea*. En la lisant pour la première fois, j'ai ressenti la même frustration devant ce qui me semblait être un non-sens. J'avais les deux notions présentes à l'esprit, l'une devant servir de support de signification et l'autre d'apport de signification, mais j'étais incapable d'établir le rapport d'incidence. Cette situation pourrait être représentée par la figure suivante. L'opération d'incidence de l'apport de signification à son support y est indiquée par une flèche en pointillé pour suggérer qu'elle n'est pas complète:



C'est cette incapacité momentanée d'effectuer l'incidence notionnelle d'un mot connu à un autre mot, également connu, qui m'a agacé au point où j'ai cherché à comprendre le sens du syntagme pendant une période assez longue, plusieurs semaines. Pendant ce temps, j'essayais de passer en revue les diverses impressions impliquées dans le signifié de *sea* afin d'en trouver au moins une que l'idée de *goosefeather* pouvait caractériser, permettant ainsi le rapport d'un apport de signification à un support de signification pour constituer le syntagme nominal. Ici encore, c'est comme si je regardais une idée à travers une autre, et finalement, quand j'ai vu dans la notion de *sea* ce que la notion de *goosefeather* pouvait caractériser, l'incidence s'est effectuée, le syntagme s'est constitué et j'ai compris. Quel soulagement!

Cette description plutôt détaillée de deux cas d'incompréhension est faite, non pas d'un point de vue résultatif - stylistique, logique ou autre - mais d'un point de vue opératif. C'est le grand avantage qu'il y a à considérer des cas d'incompréhension, comme nous venons de faire: ils nous incitent à réfléchir sur l'opérativité qui est mise en cause. (C'est quand ma voiture est en panne que j'apprends le plus sur le mécanisme mis en cause.) Autrement dit, j'ai essayé de suggérer ce que fait l'interlocuteur confronté à une métaphore parce que mon but ici est de partir de l'effet observé et de remonter jusqu'à la condition permettant cet effet, de remonter de l'emploi jusqu'à ce qui est employé, de la fonction de la métaphore jusqu'à sa nature.

De fait, ces deux exemples mettent bien en lumière diverses facettes de la métaphore qui font difficulté pour les linguistes. D'abord, même quand il n'y a aucun mot inconnu et aucune complication de syntaxe, comment se fait-il que certaines personnes,

qui manquent peut-être d'imagination, ne comprennent pas? Est-ce que la métaphore met en oeuvre un procédé spécial auquel on est peu habitué, comme certains linguistes le prétendent, ou même un phénomène se produisant hors langage, un phénomène non linguistique?

Évidemment, ce ne sont pas toutes les métaphores qui font difficulté pour l'interlocuteur. Certaines sont très faciles à comprendre, comme par exemple *le crépuscule de la vie*. D'autres, *le pied de la montagne* par exemple, sont même tellement courantes qu'on les considère «mortes», ce qui pose un autre problème. D'où vient-il que certaines métaphores soient recherchées au point d'être ésotériques, alors que d'autres sont transparentes et évocatrices, et d'autres encore banales au point d'être des stéréotypes? S'agit-il du même phénomène dans tous les cas?

L'ambiguïté de beaucoup de métaphores constitue un autre fait à expliquer. Ainsi, l'exemple *L'esprit est un pigeonier* m'a suggéré que l'esprit est fait de petites cases, cloisonné, tandis que celui qui en discutait l'a interprété dans le sens que les idées viennent et partent. Qu'est-ce qui permet à une métaphore d'exprimer un sens différent pour différents interlocuteurs?

La métaphore pose aussi un problème en diachronie. Comment peut-on expliquer le fait bien connu que bien des mots qui ont une signification générale, abstraite (par exemple *expliquer, métaphore*) sont le résultat d'un emploi métaphorique?

Enfin, ceux qui cherchent à comprendre la métaphore comme phénomène se trouvent confrontés à un problème général. On sait que les limites du champ d'application d'un mot, son extension, sont déterminées par la notion même du mot, sa compréhension (= intension). Comment, alors, un mot, dans un emploi métaphorique, peut-il être dit de quelque chose qui est en dehors de son extension, au-delà de son champ d'application? (C'est cette impression d'être dit de quelque chose situé hors des limites posées par l'extension du mot qui semble être à la base du terme *métaphore* en grec ancien.)

La notion d'une idée regardante

Devant un tel nombre et une telle diversité de difficultés, toutes les indications de l'opérativité de la métaphore sont à explorer. C'est

pour cette raison que l'expression employée par Guillaume, *idée regardante*, qui semble bien décrire la façon de chercher l'interprétation d'une métaphore, est à retenir. Et effectivement, je crois que cette manière d'aborder le phénomène peut suggérer des réponses à plusieurs des questions qu'on vient de soulever. Cependant, lorsque Guillaume employait cette expression, il ne parlait pas de la métaphore (note 1) mais du signifié des mots institués en permanence en langue. Par conséquent, avant d'aller plus loin il faudrait essayer de discerner ce qu'il avait à l'esprit quand il l'employait.

Pour Guillaume, comme pour d'autres linguistes, l'aspect le plus frappant du langage humain est sans doute sa capacité d'exprimer, par des moyens limités et acquis d'avance, n'importe quoi dans le vécu expérientiel du locuteur, dans son expérience qui est, par définition, illimitée et constamment renouvelée. Guillaume a même décrit le langage comme une commutation entre le vécu expérientiel et le message exprimé. Afin d'expliquer comment nous produisons des résultats illimités à partir de moyens limités, il a postulé que le langage acquis existe comme un langage puissancier, ce qui permet au locuteur de réaliser autant de dits effectifs qu'il veut. Au langage puissancier, Guillaume, après Saussure, a donné le nom de *langue*; au langage effectif, il a donné le nom de *discours*; et à l'acte d'actualisation qui passe de l'un à l'autre, il a donné le nom de *effection*. C'est dans ce cadre général:

PUISSANCIEL —————> EFFECTIF
EFFECTION

qu'il a posé le problème du lexique, et notamment du signifié lexical.

Comment, en effet, imaginer la structure du concept, du contenu lexical d'un substantif, institué de façon permanente en langue, et toujours prêt à représenter et exprimer dans le discours un nouvel aspect du vécu expérientiel? Prenons l'exemple d'un substantif banal comme *maison*. Quand on considère le nombre et la diversité des objets d'expérience distincts que ce seul concept de langage est capable de représenter, on se rend compte que son pouvoir de symbolisation est, en effet, remarquable. Appris dès la jeune enfance, ce signifié de langue permet au locuteur de représenter, de symboliser, non seulement les objets d'expérience qu'il a connus dans sa jeunesse, mais aussi tous les objets ou ensembles d'objets qui feront partie de son expérience ultérieure, quelles que soient les

différences qui existent entre eux, pourvu qu'ils soient jugés de même nature. Il nous permet d'évoquer aussi l'idée même de *maison* sans avoir aucune maison particulière en vue. Si j'insiste sur ce point, c'est parce que souvent les linguistes semblent ignorer cette capacité de représentation du mot, cette puissance de symbolisation qui fait que notre langue n'est jamais prise au dépourvu devant une expérience nouvelle. Pour certains linguistes, cette ignorance va jusqu'à nier l'existence d'un procès de représentation inhérent au langage (note 2).

Leur ignorance s'explique, bien entendu, par le fait que ce procès de représentation n'émerge jamais à la conscience. Cependant, on peut quand même avoir une certaine aperception de son existence dans les cas où on hésite à nommer un objet d'expérience, faute de pouvoir discerner sa nature: *maison* ou *hangar*? *serviette* ou *valise*? *fruit* ou *légume*? Dans de telles circonstances, lorsque le procès de représentation d'un objet appartenant au vécu expérientiel du locuteur est momentanément mis en échec, on semble scruter l'objet avec, ou plutôt à *travers* un concept en essayant de trouver une correspondance entre ce concept et l'objet, un aspect partagé. C'est comme si le locuteur confrontait l'objet du vécu expérientiel dont il veut parler avec les impressions qui font partie du concept de *maison* en langue, comme s'il regardait l'objet d'expérience à l'aide du contenu notionnel du substantif pour y voir son analogue et permettre ainsi la symbolisation linguistique de cet objet d'expérience. C'est cette manière d'imaginer le jeu entre le vécu expérientiel du locuteur et le concept de langue qui a amené Guillaume à décrire ce dernier comme une *idée regardante*.

L'essentiel ici est que le signifié de puissance d'un substantif donné n'est pas une représentation toute faite, prête à s'aligner dans le défilé de la phrase. Il est plutôt un moyen de symboliser certaines entités dans notre expérience, plus ou moins variées mais ayant toutes la même nature. Autrement dit, un concept de langue est une idée sous forme de mécanisme, une idée-mécanisme à travers laquelle on regarde le vécu expérientiel. Dans le vécu expérientiel tenu sous regard, certains éléments activent des impressions correspondantes du côté de l'idée regardante, ce qui déclenche le mécanisme de représentation et produit le signifié d'effet, l'*idée regardée*. Cette façon de considérer le concept de *maison* - comme un mécanisme pour regarder et pour représenter

l'univers de notre expérience - peut, évidemment, s'étendre à tous les autres substantifs de la langue, et même à tous les autres mots parce que tous les mots parlent, directement ou indirectement, de la visée de discours momentanée du locuteur. C'est ainsi que Guillaume a été amené à parler de la langue comme d'un *univers regardant*. Il présente cette vue dans le passage suivant:

...l'esprit humain, afin d'alléger la charge d'idées qu'il porte en soi en permanence - qu'il discoure ou ne discoure pas - l'a réduite aux seules idées regardantes et obtient les idées regardées avec lesquelles il peint l'univers réel d'un traitement réalisateur appliqué aux idées regardantes qu'enclôt son univers-idée, tout entier regardant

(1973:264).

L'important pour nous ici est, je le répète, que chaque mot de langue est vu comme un mécanisme pour visionner, une dioptrique, qui nous permet de faire une mise au point sur une partie du complexe impressif qui constitue notre état de conscience au moment de la parole. Le fait d'activer l'idée regardante de cette façon déclenche le procès de représentation qui a pour résultat une idée regardée. Bien entendu, l'idée regardée qu'exprime un mot varie d'un emploi à l'autre en convenance avec la visée de discours - c'est l'effet bien connu de la polysémie. En posant le problème de la polysémie en termes de plusieurs idées regardées en discours en face d'une seule idée regardante de langue, Guillaume nous invite à analyser le signifié lexical, le concept, si vous voulez, comme un mécanisme. Malheureusement, en ce qui concerne ce problème, qui est absolument fondamental pour la sémantique lexicale, il n'a pas réussi à décrire le fonctionnement d'un tel mécanisme. À cet égard, le travail de Jacqueline Picoche constitue une contribution intéressante, et les remarques sur la métaphore qui suivent jetteront, j'espère, un peu plus de lumière sur la question.

La métaphore comme une idée regardante

Revenons maintenant au problème évoqué plus haut et essayons d'appliquer à la métaphore la notion d'idée regardante. Quand, comme interlocuteur, je cherchais à interpréter la métaphore dans *un adolescent téflon*, c'est comme si je confrontais les deux notions

en regardant celle d'*adolescent* à la lumière de celle de *téflon*, ou plutôt à travers elle. Je scrutais, en quelque sorte, la notion du support *adolescent* à l'aide des diverses impressions apportées par *téflon*. Et quand on m'a fait voir quel aspect d'un adolescent pouvait correspondre à une caractéristique bien connue du téflon, j'étais en mesure d'établir le lien de sens entre les deux mots, de constituer le syntagme comme unité de pensée et de comprendre de quelle sorte de personne le locuteur parlait (note 3).

La même chose avec le deuxième exemple: à force de regarder l'idée de *sea*, j'ai vu une mer grise avec des moutons et j'ai tout de suite compris la métaphore. Le fait de comprendre immédiatement suggère que la notion de *goosefeather* était présente pendant que je cherchais, qu'elle me disait, en quelque sorte, ce que je cherchais dans la notion de *sea*, qu'elle me servait d'idée regardante. Ayant ainsi compris le signifié du syntagme, j'ai pu reconstituer dans mon vécu expérientiel ce que le poète avait en tête quand il a employé l'expression - ou quelque chose qui s'y rapprochait plus ou moins.

Tout ceci doit sembler très subjectif, basé sur des impressions peu vérifiables, et en somme de peu de valeur scientifique. Et l'hypothèse d'un mécanisme d'idée regardante pour expliquer la métaphore est évoquée seulement de façon métaphorique, l'expression *idée regardante* comportant elle-même une métaphore. Le fonctionnement de ce mécanisme n'est pas décrit. Par ailleurs, le rôle de celui qui produit la métaphore, le locuteur, n'a pas encore été pris en considération. Malgré tout cela, cette hypothèse ne manque pas de plausibilité, et pour le démontrer, je propose d'examiner de ce point de vue quelques-uns des problèmes que soulève la métaphore. Autrement dit, admettant cette hypothèse, qu'est-ce qu'elle expliquerait?

Si cette hypothèse s'avère juste, elle pourra certainement éclairer le premier problème discuté plus haut: pourquoi, quand tous les mots sont connus et la syntaxe ne fait pas difficulté, arrive-t-il qu'on ne comprenne pas? En effet, il semble que, quand on ne comprend pas une métaphore, c'est parce qu'on ne trouve pas dans la notion-support ce à quoi la notion-apport (= la notion à métaphoriser) pourrait s'appliquer. Par contre, quand on comprend une métaphore, le cas normal, c'est précisément parce qu'on a cherché et trouvé l'impression dans la notion-support à laquelle la notion-apport peut

être incidente. Il s'ensuit qu'il y a, dans le mot sous emploi métaphorique, un mécanisme pour chercher, pour regarder.

Un problème connexe, souvent discuté, est celui de l'ambiguïté de beaucoup de métaphores. L'exemple *a goosefeather sea* m'a finalement suggéré une mer grise un peu agitée, avec des moutons, mon idée d'une plume d'oie ayant suggéré cet agencement de couleurs. Un ami a vu ceci également, mais en plus des vagues ordonnées en rangées, comme le sont les plumes d'une oie. Une autre personne, ne connaissant pas le contexte, a eu une toute autre interprétation: une impression de douceur lui a suggéré une mer qui dorlote, en quelque sorte, un bateau. Considéré du point de vue de notre hypothèse, rien de plus normal: parmi les diverses impressions impliquées dans l'idée regardante de *goosefeather*, plus d'une peut être incidente à l'idée de *sea*. La métaphore sera donc interprétée selon l'imagination de chaque lecteur. D'ailleurs, rien n'empêche que le lecteur voit plus que le poète lui-même, comme les étudiants en littérature le savent bien. Celui qui a écrit le premier *L'esprit est un pigeonier*, avait-il en tête l'image d'une structure cloisonnée ou d'un va-et-vient constant? ou les deux? ou autre chose? Sans supposer, dans le mot sous emploi métaphorique lui-même, un mécanisme qui permet de regarder, on aurait du mal à expliquer de tels faits.

D'ailleurs, ce sont les faits de ce genre, où l'imprévisibilité de la métaphore est mise en évidence, qui ont amené certains linguistes à proposer que les emplois métaphoriques ne font pas partie du fonctionnement normal du langage: ces emplois seraient le résultat de je ne sais quel type de procès exceptionnel. Reléguer ainsi la métaphore à la périphérie du langage constitue, à court terme, une position commode qui permet à un linguiste de continuer son analyse du langage sans être obligé de s'occuper de ce problème épineux. D'autres, plus radicaux, prétendent que l'interprétation de ces «maverick expressions» (note 4), relève de la pragmatique et n'est pas, alors, à proprement parler, du domaine de la linguistique. Tous ces efforts pour éviter la question parce qu'on n'arrive pas à réduire la créativité de la métaphore à une série de règles, à un programme d'ordinateur, à un formalisme quelconque mériteraient beaucoup de commentaires. Ici il suffit de remarquer qu'une linguistique, une conception du langage humain, qui n'est pas basée sur une notion de créativité vis-à-vis de l'expérience, qui ne postule pas dans chaque mot un opérateur, un mécanisme de visée

permettant au mot de s'adapter au *hic et nunc* du locuteur, ne pourra faire justice ni à la métaphore, ni à la polysémie.

On voit par là que notre hypothèse nous permet de répondre à cette autre question: est-ce que la métaphore fait bande à part ou est-ce qu'elle fait partie du fonctionnement normal du langage? Du point de vue adopté ici, non seulement les emplois métaphoriques font partie des opérations prévues en langage mais ils résultent de la mise en oeuvre d'un mécanisme inhérent à tout emploi d'un mot, métaphorique ou non. En ceci, nous rejoignons la position de la plupart de ceux qui ont réfléchi sur la métaphore du point de vue de la littérature. Dans cette veine, certaines vont jusqu'à dire que la métaphore est «le principe omni-présent» de tout langage (Hawkes 1972:60). Ceci dit, il ne faut pas penser que tout emploi d'un mot dans nos langues soit métaphorique, mais plutôt qu'il nous reste à distinguer clairement entre les deux emplois du même mécanisme, l'un débouchant sur la métaphore, l'autre sur la polysémie. Le problème demandera une longue réflexion.

Jusqu'ici, nous avons considéré les cas les plus difficiles, ceux où on ne comprend pas le sens et ceux où on comprend de diverses façons. Considérons maintenant le cas normal, celui où la métaphore est facilement interprétée, pour voir si l'hypothèse nous éclaire. Tout le monde va comprendre un exemple comme *le crépuscule de la vie*, mais il pose quand même un problème au linguiste: si le sens ne fait pas difficulté, pourquoi la métaphore? Est-ce que la métaphore apporte à l'expression quelque chose qui ne serait pas exprimé par un mot non métaphorique, comme dans *la fin de la vie*? Il est évident que l'emploi métaphorique de *crépuscule* apporte, en plus d'une notion de *fin*, des impressions comme *graduel, naturel, paisible, baigné dans une douce lumière, etc.* Grâce à la métaphore, on suggère avec plus de détails ce que le locuteur veut dire. Autrement dit, la métaphore est plus concrète, elle caractérise avec beaucoup plus de précision, elle est plus proche de l'expérience que l'expression non métaphorique, qui reste abstraite, schématique, loin des impressions impliquées dans l'expérience particulière du locuteur. Encore une fois, la notion d'idée regardante nous permet de comprendre: quand l'interlocuteur essaie de reconstituer l'expérience du locuteur, le mot *crépuscule* apporte une matière impressive plus riche que le mot *fin*.

Cependant cette capacité de rendre de façon plus vive la visée de discours n'est pas évidente dans tous les emplois de la métaphore. Au contraire, un cas comme *au pied de la montagne* est non seulement facile à comprendre mais il ne produit aucun effet spécial. Ceci est caractéristique de ce qu'on appelle des métaphores «mortes», à tel point que certains auteurs se demandent si ce sont encore des métaphores. La question est d'un réel intérêt parce qu'elle nous oriente vers la dimension historique où on voit fréquemment un sens métaphorique devenir, quelques générations plus tard, un sens non métaphorique, prévu en langue. Et justement, notre hypothèse nous donne un cadre pour rendre compte de ce phénomène. La mise en oeuvre d'une idée regardante au moment tardif de la constitution du syntagme peut, à la suite d'un emploi très fréquent, devenir habituelle, presque connue d'avance, à tel point qu'une nouvelle génération en train d'acquérir la langue l'analyse comme un sens prévu en langue, comme faisant partie de ce que le concept nous permet de dire, ce qui aura nécessairement un effet sur l'extension du concept. Bien entendu, chaque enfant qui apprend sa langue - malgré l'opinion contraire parfois énoncée, les enfants apprennent leur langue maternelle - fait sa propre analyse de sorte qu'un emploi donné peut être institué en langue pour certains, et rester métaphorique pour d'autres sans aucune rupture de la communication. C'est ainsi qu'une métaphore «morte» peut persister pendant une longue durée historique sans qu'on puisse dire si, pour l'ensemble des locuteurs, elle est toujours une métaphore «usée» ou si elle est devenue un sens prévisible à partir du signifié de puissance en langue. Évidemment il y a plusieurs modalités possibles dans le développement historique des métaphores et le domaine mérite un examen détaillé à la lumière de notre hypothèse parce que le fait de postuler le même mécanisme pour l'emploi métaphorique que pour la genèse du signifié d'effet offre une base de réflexion prometteuse. Au fond, une telle étude pourrait nous renseigner non seulement sur notre manière de représenter ce dont on parle, mais aussi sur la question capitale de la nature du concept dans nos langues.

Ceci nous amène à considérer une dernière question. Il est généralement admis que la compréhension d'un concept détermine son extension, le champ d'application possible du concept. Or, le champ d'application prévu en langue du concept de *crêpuscule*

comprend sans doute ce qui a rapport à la fin de la journée mais n'inclut certainement pas la dernière partie d'une vie humaine. De même, l'extension de *pigeonnier* ne prévoit pas une application éventuelle à l'esprit humain, ni celle de *goosefeather* à la mer, ni celle de *téflon* à un adolescent. Comment peut-on expliquer, dans ce cas, qu'un concept, dans un emploi métaphorique, soit appliqué à quelque chose en dehors de son champ d'application et qu'on le comprenne? Autrement dit, si la compréhension du concept délimite son extension, qu'est-ce qui permet au mot de se dire de ce qui n'est pas contenu dans ce champ d'application?

Poser la question de cette façon nous suggère déjà la réponse: il faut laisser de côté une partie de la compréhension du mot, défaire, en quelque sorte, le concept, de sorte que, moins contraint par son lexème, le mot peut être appliqué à un nouveau domaine. Et c'est précisément ce que le mécanisme postulé permet de faire. Du concept, repris comme idée regardante au moment de constituer le syntagme, on ne retient que les impressions qui conviennent à ce qu'on a en visée. Ceci rappelle ce que Bréal disait en commentant un cas de polysémie:

On n'a même pas la peine de supprimer les autres
sens du mot: ces sens n'existent pas pour nous,
ils ne franchissent pas le seuil de notre
conscience. (1921:145)

Dans le cas de la métaphore, ce sont les autres impressions qui ne franchissent pas le seuil de notre conscience; seules celles qui sont activées par la visée franchissent ce seuil et apportent ainsi leur contribution au signifié du syntagme. En somme, le mécanisme de la métaphore soumet le concept à une dématérialisation momentanée, *ad hoc* pourrait-on dire. C'est ainsi que nous pouvons comprendre comment un mot, régi par une extension fixe en langue, peut, à la suite d'un traitement au niveau du syntagme, échapper momentanément à ce régime.

Enfin, ceci nous permet de comprendre également pourquoi la métaphore est souvent la seule façon dont nous disposons pour nommer quelque chose de nouveau. Ainsi, même après avoir cherché longuement, je n'ai pas trouvé d'autre moyen que la métaphore pour désigner la notion d'idée regardante. Mais heureusement le langage nous fournit ce moyen de nommer des notions nouvelles, qui sont souvent, au début, fuyantes. On voit ici

l'importance capitale de la métaphore: sans cette capacité d'employer un mot en dehors du champ d'application prévu par son extension, nous n'aurions pas pu développer notre vocabulaire scientifique et philosophique dont dépend le développement de notre civilisation.

Conclusion

Résumons. Faire l'hypothèse d'un mécanisme d'idée regardante offre un point de départ pour aborder divers aspects de la métaphore: l'interprétation difficile, l'ambiguïté, l'imprévisibilité, la richesse impressive, le changement diachronique et les métaphores «mortes», l'emploi d'un mot en dehors de son extension prévue en langue, la désignation d'une nouvelle notion, et enfin, l'importance primordiale de la métaphore. Cette hypothèse semble donc ouvrir une voie prometteuse pour explorer la nature de la métaphore.

Cependant, même si tout ceci s'avère juste, nous n'aurons fait que poser le problème. L'essentiel - résoudre le problème posé - reste à faire. C'est-à-dire qu'à partir des emplois de la métaphore que nous pouvons observer, il nous reste à imaginer et à décrire le fonctionnement du mécanisme, que nous ne pouvons pas observer. Et ceci chez le locuteur même, celui qui produit la métaphore. Dans cette recherche, une des premières questions qui se pose est: est-ce que le mécanisme en cause est du même type que le mécanisme qui a déjà été discerné et décrit dans certains systèmes formels de la langue? Il faut se demander également si la métaphore fournira une clef pour analyser le concept. L'enjeu est considérable parce que ceci pourrait donner accès à toute la sémantique lexicale. C'est-à-dire que si Middleton Murray a raison quand il dit:

Metaphor is as ultimate as speech itself, and speech is as ultimate as thought. If we try to penetrate them beyond a certain point, we find ourselves questioning the very faculty and instrument with which we are trying to penetrate them (Hawkes 1972:67),

l'analyse réussie de la métaphore nous confrontera à cet «univers regardant» que l'homme a construit ainsi qu'à cette puissance de pensée qui lui a permis de le construire.

NOTES

1. À ma connaissance, Guillaume n'a pas abordé directement le problème de la métaphore dans ses écrits.
2. Je pense ici à certains linguistes qui travaillent en sémantique cognitive (cf. Jackendoff 1983:16 ff) et qui nient l'existence d'un niveau de représentation spécifique au langage et qui identifient par conséquent la signification linguistique avec le vécu expérientiel. Étant donné que notre expérience ne fait pas partie du langage - elle est ce dont on parle, non pas ce avec quoi on parle - cette manière de voir les choses aboutit à vider le langage de toute signification. Ceci nous rappelle certaines doctrines linguistiques mécanistes prônées il y a quelques décennies.
3. Une indication pour d'autres qui n'arrivent pas à trouver l'interprétation: un adolescent téflon est le contraire d'un adolescent velcro.
4. L'expression est empruntée à l'étude de Cooper (1986), où elle est employée pour désigner plusieurs tropes, dont la métaphore.

BIBLIOGRAPHIE

- Bréal, M. 1921. *Essai de sémantique*. Paris: Hachette.
- Cooper, D.E. 1986. *Metaphor*. Oxford: Blackwell.
- Guillaume, G. 1973. *Principes de linguistique théorique*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Hawkes, T. 1972. *Metaphor*. London: Methuen.
- Jackendoff, R. 1983. *Semantics and cognition*. Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Picoche, J. 1986. *Structures sémantiques du lexique français*. Paris: Nathan.